

Petit manuel de psychologie à l'usage des professeurs
Carole Bourgatte

Table des matières

Anxiété et angoisse - Autisme
Boulimie et anorexie - Bienveillance
Crise d'adolescence – Conduite à risques – Curseurs éducatifs
Décrochage et raccrochage - Deuil
Elève - Emotions
Familles (soutenantes et défaillantes) – Foyer - Fratrie
Groupe et individus
Hyperactivité
Identité
Je (devenir un Sujet)
Liberté
Matières – Maladies somatiques
Orientation sexuelle
Psychologie et psychiatrie - Phobie
Quotient intellectuel et haut potentiel
Réussite et échec – Réfugiés et scolarisation
Séparations - Sanctions
Troubles « dys » - Traumas – Troubles du comportement
Violences, victimes
Weshler, WISC et débats

Quotient intellectuel et haut potentiel

Petite histoire de l'intelligence

La mesure de l'intelligence a toujours créé débats. A l'époque d'Alfred Binet déjà, il était bien délicat de proposer une définition même de l'intelligence. Pourtant, ce psychologue et pédagogue français, répondant à une demande de l'Education Nationale pour détecter les enfants en difficultés scolaires, proposa en 1905, le premier test psychométrique. Avec Théodore Simon, il publia alors une *Echelle métrique de l'intelligence*, qui correspondait à une mesure en fonction de l'âge du sujet : c'est le concept d'âge mental. Deux auparavant, Binet avait déjà publié *l'étude expérimentale de l'intelligence* qui avait pour sujet ses deux filles et qui tentait à prouver que nos conduites intellectuelles sont cohérentes et qu'elles manifestent notre individualité. Le chercheur voulait alors construire une psychologie individuelle dans le domaine de l'intelligence et visait deux objectifs : d'une part, étudier les différences entre les individus et d'autre part, étudier l'organisation de l'intelligence chez un même sujet. Alors que la psychologie scientifique vient de se constituer, Binet s'éloigne encore un peu plus de la philosophie et de la littérature, pour se rapproche de la physique et de la physiologie. En ce sens, il est probablement le premier chercheur en cognition.

Ses travaux, qui n'eurent que peu de retentissements en France, permirent la construction de la notion de Quotient Intellectuel, qui apparût pour la première fois dans les travaux de William Stern, en 1912 et qui avait pour formule âge mental / âge réel.

En 1966, René Zazzo développa l'oeuvre de Binet en proposant la *Nouvelle échelle métrique de l'intelligence* (NEMI) et en détaillant des items explicites. Par exemple, à 3 ans, l'enfant peut montrer son nez, sa bouche, son œil et il capable de nommer une clef ou un couteau, ainsi que de répéter 2 chiffres. A 4 ans, il est capable de comparer deux nombres et de recopier un carré. A 5 ans, l'enfant peut nommer les couleurs et à 6, il peut compter 13 jetons. A 7 ans, il a une logique verbale et peut décrire une gravure.

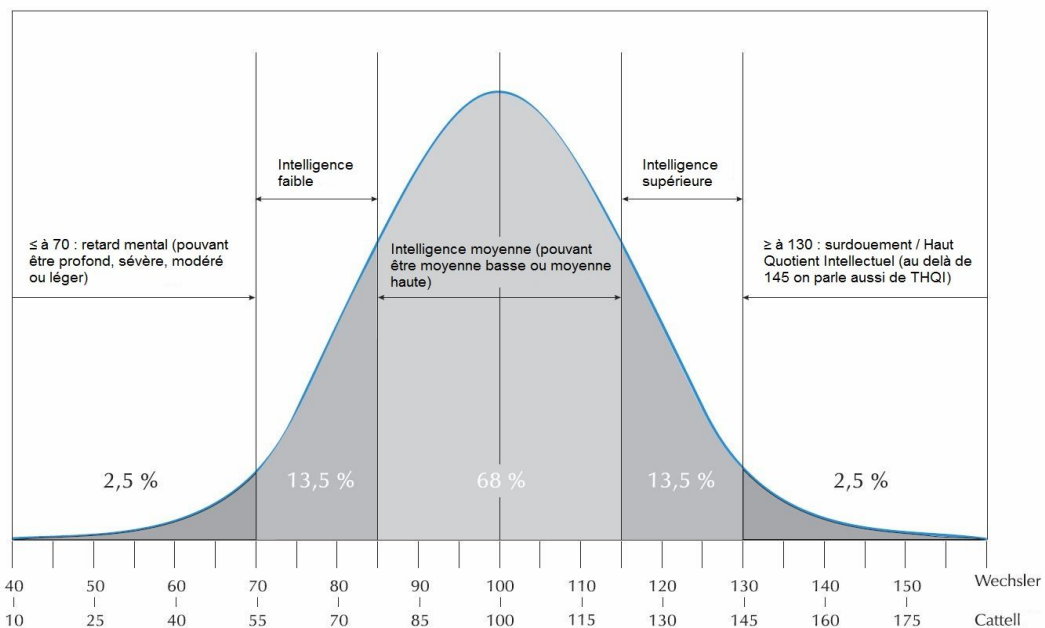
Raymond Cattell, qui fut d'ailleurs le premier à utiliser la notion de « test ». En 1967, il évalua l'intelligence de ses étudiants et parla « d'intelligence générale ». Il conceptualisa alors le « facteur g », ainsi que les deux aptitudes de l'intelligence : la première, la « fluide » entre en jeu dans les tâches de classification et les analogies pour trouver des solutions neuves et des réponses à des situations entièrement nouvelles alors que la

seconde, « cristallisée » utilise l'expérience et est à l'œuvre dans le raisonnement ou le jugement, par exemple.

Un autre test parfois utilisée est le K.ABC de Kaufmann et Kaufmann, traduit en français en 1993. Sa particularité est de mesurer les processus plus que le contenu de l'intelligence. Le test comporte alors deux échelles d'intelligence distinctes : celle des « processus séquentiels », mesurant la capacité d'un enfant à résoudre les problèmes en traitement mentalement les stimuli, comme par exemple la reproduction de mouvements de main présentés par le psychologue ; et celle des « processus simultanés », mesurant la capacité à résoudre des problèmes nécessitant l'organisation et l'intégration de plusieurs stimuli, comme par l'exemple l'identification d'un dessin abstrait et incomplet. L'avantage majeur du K.ABC est de pouvoir tester des enfants présentant des handicaps auditifs ou des troubles de la parole ou du langage.

Alors que les réflexions et les tentatives de mesure de l'intelligence agitent les psychologues depuis plus d'un siècle, c'est bien Wechsler qui, en 1939, reprenant et affinant le concept de Binet, aura créé les tests les plus utilisés dans le monde encore aujourd'hui, et dont les résultats situent l'individu par rapport à une population de référence. Il s'agit du WISC (*Wechsler Intelligence Scale for Children*) qui s'adresse aux individus entre 6 ans et 16 ans et 9 mois. L'adaptation pour les plus jeunes (2 ans 11 mois à 7 ans et 3 mois) est nommée WPPSI et celui pour les adultes est appelé WAIS.

Les tests de Wechsler utilisent un mode de calcul par tranche d'âge permettant de transformer les différents scores obtenus durant le test en une seule note. Les résultats ne sont plus définis en âge mental, ni en QI global, mais en rang par rapport à une population, l'individu étant comparé non plus à des personnes d'âges différents mais à la population de son âge.



La moyenne obtenue à ces tests est à 100. Il faut noter que 50 % des individus obtiennent un QI entre 90 et 110 et qu'entre des résultats situés entre 85 et 115, il est admis que le sujet testé a une intelligence moyenne, dans la norme de sa tranche d'âge. En deçà ou au delà, l'intelligence est considéré comme faible ou supérieure, avec des situations extraordinaires, attribués à 5% de la population globale, sous le score de 70 ou au delà du score de 130.

Les échelles de Wechsler se composent aujourd'hui de cinq groupes de subtests permettant d'obtenir une mesure du QI global. Ainsi le sujet testé se confronte-t-il à travers différents items :

1/ L'indice de compréhension verbale qui mesure la formation de concepts verbaux.

- Similitudes : on demande au sujet en quoi de mots se ressemblent (exemple : une pomme et une banane sont deux fruits).
- Vocabulaire : le sujet doit donner la définition de différents mots et les réponses seront classifiées selon leur pertinence.
- Compréhension : c'est la mesure de l'adaptation sociale. A un enfant, il est par exemple demandé pourquoi il va à l'école.

- Connaissances : sont ici évaluer les connaissances acquises, la culture générale, en quelque sorte.

2/ L'indice de raisonnement perceptif qui mesure les capacités de conceptualisation et de raisonnement.

- Cubes : le sujet testé doit reproduire des dessins en deux dimensions représentés sur des cartes avec des cubes rouges et blancs. Ces exercices sont chronométrés et la difficulté est croissante.

- Puzzle visuels : le raisonnement est assez semblable à « cubes » mais il nécessite ici une rotation mentale supérieure. Le sujet doit analyser et synthétiser des éléments visuels pour former un tout cohérent.

3/ L'indice de raisonnement fluide qui mesure la force du raisonnement inductif

- Matrices : le sujet doit sélectionner la partie manquante d'une matrice. Il s'agit d'une sorte de suite logique : il faut distinguer, parmi 5 choix possibles, l'image la plus adéquate pour obtenir une succession cohérente de figures.

- Balance: le testé doit identifier une image, parmi celle proposée, pour compléter une balance et permettre l'équilibre.

- Identification de concepts : le testé trie, parmi différentes images ou définitions selon qu'il soit enfant ou adulte, celles qui ont des points communs.

4/ L'indice de mémoire de travail qui étudie la concentration et la capacité à retenir de nouvelles informations à court terme.

- Séquence chiffres : le sujet doit répéter des chiffres en respectant le même ordre que celui donné par l'examineur dans la première partie, tandis que dans la deuxième, il lui faut les restituer dans l'ordre inverse.

- Séquence lettres et chiffres : l'examineur lit des séquences de lettres et de chiffres et le testé doit restituer les chiffres ou les lettres dans leur ordre originel, croissant ou alphabétique.

- Arithmétique : il s'agit de résoudre des exercices basés sur la vie quotidienne. Plus que les capacités en calcul mental, cette partie du test cherche à évaluer la compréhension de l'énoncé, la mémoire ainsi que la capacité de résolution des problèmes.

- Mémoire des images : après présentations de plusieurs images différentes, le testé doit les retrouver, dans l'ordre dans lequel elles lui avaient été proposées, parmi plusieurs propositions.

4) Indice de vitesse de traitement qui jauge la capacité d'attention et la rapidité d'interprétation

- Code : le testé doit reproduire, le plus vite possible, dans un temps maximal donné par le psychologue, une suite de symboles dans un tableau où le symbole à reproduire est couplé à un autre symbole qu'il faut repérer d'abord.

- Repérage de symboles : il s'agit de reconnaître et de discriminer, à chaque ligne, des symboles en agissant vite et en ajustant un geste précis pour barrer au stylo les symboles qui ne sont pas dans la liste originelle. Le sujet testé a une minute pour aller le plus loin possible.

- Barrages : le sujet doit barrer deux formes géométriques présentées, dans un temps limité et en respectant les couleurs de ces formes.

Les tests de mesure de l'intelligence, quels qu'ils soient et même si les échelles de Wechsler ont été déjà plusieurs fois mises à jour, souffrent de plusieurs critiques. D'une part, elles peinent à intégrer les différents handicaps, certains items étant centrés sur des stimuli sensoriels, notamment visuels et auditifs et d'autre part, elle semble socialement codée, selon les époques et les cultures. Le fameux « facteur g » de Cattell ne pourrait pas être totalement objectif, il faut admettre qu'il ne mesure qu'un certain type d'intelligence et que les diagnostics posent un regard subjectif en représentant un système particulier. Néanmoins, cela retrouve du sens quand il s'agit de diagnostiquer un élève, dans un système particulier. Du reste, certains psychologues, portés par les associations qui se multiplient autour de la question de la précocité et du haut potentiel intellectuel, évoquent l'existence d'un « QE », quotient émotionnel. Si nous pouvons avoir une certitude, c'est que l'intellect est lié à l'affect. Qui n'a jamais entendu, dans une salle de professeurs ou lors d'un conseil de classe : « Cet élève fonctionne à l'affect » ? En réalité, tous les élèves fonctionnent à l'affect, tous les êtres humains mais ceux qui sont intellectuellement brillants ont un système émotionnel complexe qui influe sur leurs processus d'apprentissages en suivant encore quelques particularités.

L'élève à haut potentiel, entre facilités et handicap

Le sujet haut potentiel ressent une grande insécurité dans son rapport à ses savoir car il ne peut pas s'appuyer sur un socle de connaissances étayé. Sa pensée en arborescence et la rapidité des associations d'idées créent des liens imaginaires, souvent sans contenu. Ainsi, l'élève surdoué a-t-il des flambées d'anxiété à cause de sa pensée qui n'est pas contenue. Pour qu'une pensée soit rangée, elle doit pouvoir s'appuyer sur des concepts et des mots. Par exemple, si un individu ordinaire a un intérêt particulier pour les plantes, il va les classer selon des catégories botaniques, plus ou moins poussées. Au départ, il va certainement repérer des classes particulières, de type « plantes grasses », « plantes sèches », « plantes d'intérieur », « plantes d'extérieur »... puis il va affiner les catégories en fonction de ses apprentissages. Or, chez le haut potentiel, la catégorisation ne se construit pas, la pensée reste souvent intuitive puisqu'elle suit une sorte de paradigme simple... qui complique tout !

Pour le « HPI », A est à B ce que C est à D. La pensée suit une logique presque mathématique qui permet d'acquérir des connaissances avec une grande facilité mais qui nécessite que ces dernières fassent sens. L'élève brillant n'a aucun mal, au début de sa scolarité, à accumuler et à assimiler des contenus et ce, sans aucun travail. Il obtient d'excellents résultats sans aucune contrainte : les devoirs sont faits avec une impressionnante rapidité, sans aucune difficulté, ce qui induit parfois, et selon le contexte familial, qu'ils ne soient pas faits du tout, parfois, mais personne ne le remarque s'il n'y a pas de rendu au professeur programmé. Alors qu'une partie de l'intelligence semble être l'adaptabilité à son environnement, nous pouvons remarquer que l'élève à haut potentiel a une force, ici. Néanmoins, quand il s'agit de devoir synthétiser des connaissances, ce qui présuppose de les démontrer, le haut potentiel peut voir un chute brutale de ses résultats scolaires mais également sur le plan psychique et narcissique.

Alors que tout se passait pour le mieux, l'élève doit se mettre au travail, dans un système scolaire particulier où tout lui échappe. Il perd ses repères et parfois s'effondre. C'est alors que des troubles du comportement peuvent apparaître, que l'équipe enseignante juge parfois l'élève comme fainéant ou pire, en difficultés cognitives ! Combien de faux diagnostics sont présupposés et contredits par les tests ? J'ai souvenir d'un élève que l'équipe voulait faire tester pour une entrée en SEGPA alors qu'il était intellectuellement brillant. Seulement, il était perdu, tant dans les demandes scolaires que dans son rapport aux autres. I

Le haut potentiel a, en effet, un rapport troublé aux autres. Il ne comprend pas les codes sociaux même s'il les applique, toujours grâce sa capacité à s'adapter à son environnement. En psychologie, nous appelons cela le développement en faux-self. C'est Winnicott, pédiatre et psychanalyse qui a théorisé cette modalité de développement. Il s'agit pour un individu de se construire une identité sociale qui respecte les conventions, qui lui permette de s'exprimer en société, mais qui n'est pas la réalité de son psychisme, la personne qu'il est vraiment. L'image souvent donnée est celle du masque. L'élève surdoué porterait un masque plutôt confortable, au sens où il montre une personnalité conforme aux attentes sociales mais en partie destructeur car il cache la personnalité réelle de l'individu, celle qui est rongée par l'anxiété et souvent, la peur de l'abandon. Le problème est que l'élève surdoué construit ce développement de manière inconsciente et souvent de manière inadaptée. Ce sont ses propres inquiétudes qui lui font croire que la société attend quelque chose de lui, or, ce n'est pas souvent le cas. C'est bien souvent au moment où le masque est fissuré par les attentes scolaires que la souffrance apparaît. La difficulté supplémentaire est, que, piégé sous ce masque qui tient toujours, l'enfant ou l'adolescent ne pourra pas exprimer sa souffrance et il utilisera le fondement-même du masque : le déni des émotions. Des symptômes apparaîtront alors : la somatisation, l'angoisse, la culpabilité, la honte, la susceptibilité, parfois la colère, souvent dirigée vers soi et parfois l'agressivité mais c'est la dépression qui arrivera souvent. La dépression des surdoués est parfois appelée *dépression blanche* ou *dépression existentielle*. Contrairement aux dépressions classiques, celle des haut-potentiel ne semble s'accrocher sur rien. C'est une dépression du sens profond : le sujet sent que son masque craque mais il ne sait même pas qu'il en porte un. Il s'est développé avec, il s'est construit avec, il a souvent réussi avec... il n'a que peu accès à ce qu'il est derrière ce masque et ne comprend plus pourquoi il se sent si différent des autres, pourquoi, en quelques semaines ou quelques mois, plus rien ne lui réussit et il n'a pas construit le référentiel nécessaire pour travailler et apprendre puisqu'il n'en a jamais eu besoin auparavant. L'insécurité est alors à son paroxysme, le vécu scolaire devenant le miroir d'un psychisme effracté et d'un rapport à l'autre, ses camarades, ses professeurs, la direction, ses parents, sa fratrie, qui ne tient plus. L'Education Nationale devrait alors tenir compte des modalités de l'intelligence et de ses évolutions. L'effet Flynn nous a montré que l'intelligence avait pris jusqu'à 21 points, en moyenne, entre 1952 et 1982. Or, depuis, il semblerait que le QI global baisse, perdant surtout des points dans les domaines du vocabulaire, de la compréhension et de l'information. Comment alors, les professeurs, qui sont face à des dizaines d'élèves, avec leurs modalités et leurs personnalités propres, peuvent-ils accompagner les élèves à haut potentiel ?

Pédagogie et haut potentiel

Dans le champ professionnel, il a été admis que certaines entreprises développent l'approche critique et réflexive, tout en encourageant l'acceptation d'une personnalité autonome et créative. Ceci semble possible si les formations proposées multiplient des dispositifs, encourage la diversité des formateurs et participants, la diversité des méthodes pédagogiques, le partage et la confrontation d'expériences, la prise de recul et l'interrogation

profonde et sincère sur soi. Il s'agit donc de mettre en place un apprentissage complexe, tant cognitif, rationnel, émotionnel, pratique qu'éthique.

A l'école, sachant qu'un élève à haut potentiel n'a pas la capacité de définir un concept à cause de toutes les analogies qu'il fait avec toutes les arborescences de sa pensée, il est préférable de segmenter les apprentissages, tant dans les contenus que dans les méthodes. Cependant, il ne faut surtout pas exclure le sens global de l'activité et c'est cela qui est souvent fait au sein des classes ordinaires. Pour un élève surdoué, partir du résultat pour amoindrir l'anxiété liée à l'inconnu mais remonter en segmentant les contenus en unités simples, permet de faire baisser les analogies possibles. Par exemple, un haut potentiel va saturer et déborder s'il est face à un texte long et riche. En français, ne pourrait-on pas envisager de résumer le livre à lire aux élèves HPI ? Pourquoi pas entrer par l'histoire globale pour découper ensuite une analyse fine et savante du texte. C'est finalement ce qui est souvent proposé pour les lectures analytiques mais à l'échelle d'un livre. Le surdoué qui n'aura pas d'appétence particulière pour la littérature ne sera plus angoissé mais saura qu'il peut, au fil de sa lecture, comme une enquête, retrouver les éléments d'analyse qui lui ont été expliqués, en parallèle de l'histoire. Ainsi, sa pensée sera contenue et il sera rassuré parce qu'il saura sur quoi fixer son attention, au fil de la lecture.

Il faut bien comprendre que le haut potentiel n'a pour seul référentiel cognitif l'association libre. Chaque mot, chaque concept, chaque activité, chaque pensée, chaque image, chaque chiffre, chaque perception donnera lieu à des résonances qui feront elles-mêmes résonances. C'est ce que nous appelons la diffluence de la pensée : le cours de la pensée est troublé par l'apparition d'autres pensées, de manière désordonnée. C'est la raison pour laquelle il ne s'agit en aucun cas de scinder les apprentissages sans leur donner un raisonnement général mais il s'agit bien de partir de la globalité qui fait sens et de séquencer les apprentissages. Alors la diffluence pourra être accompagnée et l'élève apprendra à formaliser des concepts, lui qui ne peut pas seul, coller sa pensée à un raisonnement linéaire.

C'est également pour cette raison que l'élève surdoué aura de grandes difficultés à apprendre par cœur. Souvent, il réussit bien en calcul mental mais ce n'est pas parce qu'il a appris ses tables, c'est parce qu'il a une capacité hors du commun à calculer rapidement. En poésie, c'est plus difficile... C'est peut-être là qu'il faut alors encourager les compétences synesthésiques qu'ont de nombreux HPI, c'est à dire la capacité à traiter un signifiant pour autre chose que ce qu'il est. En encourageant le travail par analogie, par exemple un mot est associé à une couleur ou un texte à un image, l'élève peut jouer sur deux référentiels. Au microlycée, je propose aux jeunes raccrocheurs d'associer un souvenir, un film, une émotion, une expression, aux concepts théoriques. Ainsi, l'ironie tragique est devenue « pas de bol ! » et la catharsis s'est transformée en sentiment ressenti après un jeu vidéo de guerre. De la même manière, il existe des logiciels spécifiques aux autistes Asperger pour fixer de la différenciation et dans lesquels les images sont utilisées pour fixer la pensée. Nous savons que certains ponts existent entre la dynamique autistique et la construction des haut potentiels.

D'autres pistes pédagogiques peuvent être creusées : l'usage du numérique pour sa sollicitation du visuel et de la tâche multiple : il force l'élève à traiter l'information nouvelle sur un mode non linéaire. Les applications qui sont construites sur plusieurs niveaux d'informations et de connaissances sont à privilégier, notamment celles qui ont pour support des images associées à du mouvement (vidéos, texte intégré, exercices d'application simultanés...) mais attention, il ne s'agit jamais d'une finalité en soi. Il faut sans cesse mettre en parallèle ce qui aura été intégré à partir du support avec les enseignements et surtout les attendus aux examens. C'est bien là où les questions pédagogiques autour des élèves à haut potentiel se compliquent. Les activités qui leur sont bénéfiques restent assez éloignées des modalités d'épreuves aux examens nationaux. Cependant, si le surdoué a suffisamment intégré de méthode, de formalisation, de synthétisation, il trouvera des ressources pour s'adapter à ce qui est attendu de lui...

Illustration de type BD...

*Un scientifique, perplexe — Qu'est-ce que l'intelligence ?
Binet, mimant une certitude — C'est ce que mesure mon test !*